

tants, nous avons acheté les propriétés voisines et nous allons y construire un édifice de proportions convenables pour la dignité croissante de la banque, ce qui contribuera sans doute, tout en nous procurant un emplacement lucratif pour nos capitaux, à nous attirer la clientèle en augmentant la confiance et le respect du public.

Il nous faudra, je suppose, payer de plus gros dividendes dans un plus gros édifice. Dans tous les cas, nous espérons que nos nouveaux bureaux seront encore plus profitables que les anciens et que nous aurons le plaisir de vous y rencontrer, dans les années futures, avec un bilan aussi satisfaisant que celui d'aujourd'hui.

En adressant la parole à l'assemblée des actionnaires de cette institution l'année dernière, dans cette salle, au sujet du commerce de cette province en général, j'exprimais ma conviction que, en ce qui concernait la longue liste et le montant considérable du passif des faillites à cette époque, c'était le résultat des circonstances défavorables qui étaient déjà de l'histoire du passé, et j'ajoutais que la perspective et la condition actuelle du commerce, de l'industrie et de l'agriculture étaient meilleures et promettaient mieux que de coutume.

Cette perspective favorable, en mars 1892, était due à notre immense récolte de 1891 et aux prix élevés que nous en retirions.

Mes prévisions se sont complètement réalisées. Avant même de consulter les chiffres indiquant le volume et la condition des affaires pendant l'exercice qui vient d'être clos, personne n'hésitera à déclarer que l'année 1892 a été beaucoup plus prospère que 1891 et 1890.

Parmi les influences favorables qui ont stimulé les affaires pendant l'année, une des plus marquées a été le mouvement de la bonne récolte de 1891, dont les résultats se sont faits sentir d'une façon très sensible dans les six premiers mois.

Les cultivateurs, voyant leurs récoltes sur pieds assurées ont vendu librement leur surplus de la récolte précédente, ce qui a donné une impulsion considérable aux affaires de tous genres; ce qui a créé une demande active pour les capitaux et amené les marchands de la campagne sur nos marchés comme acheteurs des produits de nos manufactures.

L'exportation des produits domestiques a été réellement d'un volume extraordinaire et le commerce et l'industrie en ont ressenti l'effet dans toutes les directions.

En résumé, je crois que si nous prenions l'avis de tous les hommes d'affaires, il résulterait de cette consultation que, quoique l'année n'a pas été d'une prospérité éclatante, elle a été une année de bons profits dans toutes les branches.

La consommation d'à peu près tous les genres de marchandises a été considérable; le commerce d'épicerie, dans toutes ses branches, a joui également d'une bonne part d'activité avec des prix raisonnablement rémunérateurs.

Le commerce des nouveautés en général n'avait pas été depuis bien des années, dans une position aussi favorable qu'aujourd'hui, à la fin d'une saison de succès satisfaisant.

Non seulement la distribution des marchandises a été active, mais ces marchandises sont passées dans la

consommation; elles ont été payées et le prix en est retourné aux manufacturiers, ce qui explique pourquoi la collection a été bonne.

Cette activité, ces bons prix, ont été spécialement remarquables dans les produits manufacturés, à la tête desquels se trouvent les produits de notre grande industrie des cotonnades, dans toutes ses lignes, de l'industrie de la chaussure, des lainages, etc.

Si nous passons maintenant aux produits agricoles, nous trouvons que les éleveurs, surtout ceux qui font l'engraissement du bétail, n'ont pas eu une année trop profitable. Les producteurs de blé ont souffert de l'extrême bon marché des prix, mais cette perte a été compensée en partie par leurs produits sur d'autres récoltes. Mais la Province n'a fait que peu d'élevage et ne produit que peu de blé, de sorte que ses revenus internes provenant de l'agriculture n'en ont pas beaucoup souffert.

La récolte du foin de 1892 dans la Province, a été considérable et de belle qualité; et, coïncidence heureuse, la récolte anglaise de fourrage ayant été pauvre, la nôtre y a trouvé un marché avantageux dans la Grande-Bretagne, et on a fait de grosses sommes d'argent dans l'exportation sur les marchés anglais de notre foin canadien qui y donne complète satisfaction.

L'industrie laitière, et, en particulier, la fabrication du fromage, aidée par les travaux importants du département fédéral de l'agriculture, des fermes d'expérimentation, de leurs directeurs et professeurs, stimulés aussi par l'aide donnée par la province, prend certainement une importance de plus en plus grande chaque année et il y a eu un progrès très marqué dans cette industrie parmi les cultivateurs de notre province.

Nos concitoyens paraissent s'être réveillés et s'être mis à l'œuvre pour améliorer leur système de fabrication, et ils ont si bien réussi que les meilleurs fromages d'Ontario ou des Cantons de l'Est peuvent, seuls, rivaliser avec eux. Et ils sont déterminés à continuer encore à se perfectionner.

La valeur totale du fromage expédié de notre port, pendant la dernière saison, a dépassé \$11,000,000, la fabrication a dépassé celle de l'année dernière; les rapports des exportations donnent pour 1892 le chiffre de 1,651,798 meules contre 1,352,620 en 1891, soit une augmentation marquée de 299,128 meules.

Les ventes en général se sont faites à des prix satisfaisants pour les producteurs et tout indique que l'Angleterre est prête à absorber tout ce que nous pouvons produire, pourvu que la qualité soit bonne, car, malgré que la production, cette année, ait été la plus considérable qu'on ait encore vue le stock resté ici est plus léger qu'il n'a jamais été.

Que nos fromagers y voient donc un encouragement à maintenir la qualité de leurs produits. Il n'y a pas de raison non plus pour que nos cultivateurs n'excellent pas également dans le beurre; malheureusement, nous devons constater que jusqu'ici la plus grande partie de notre beurre est classée au-dessous de la première qualité, quoique quelques-unes de nos exportations aient été de splendide qualité.

Il y a donc matière d'amélioration dans l'industrie du beurre; si nous

pouvions produire un meilleur article il serait aussi facile de lui trouver un marché lucratif que pour notre fromage et la classe agricole en retirerait des bénéfices considérables. Aucun cultivateur ne doit craindre de ne pas trouver un marché pour son beurre, à bon prix, s'il est de première qualité.

Et puisque l'industrie laitière a pris une importance si considérable dans notre pays depuis quelques années, nos compatriotes devraient aussi porter attention sur la production du lard. C'est une des industries les plus importantes de notre agriculture et il faut espérer que, avant longtemps, un grand nombre de nos compatriotes s'y adonneront et seront bientôt en état de fournir à nos besoins locaux pour lesquels nous avons maintenant recours aux cultivateurs d'Ontario.

Pour conclure, je dirai que les classes mercantiles et agricoles, ainsi que les industrielles, ont eu une bonne année et sont dans une bonne position; la demande à l'étranger pour tous nos produits est bonne; nos banques ont d'amples capitaux à la disposition de notre commerce et elles ne manquent point de confiance en l'avenir des affaires dans toutes les parties du pays et dans toutes les branches de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

M. John Morrison parla de l'excellence du rapport, le meilleur qu'il ait jamais eu entre les mains. Il ne pense pas que, dans la ville, il y ait aucune autre institution ayant donné autant de si beaux profits durant un si grand nombre d'années.

L'AUDITION

A la demande de M. J. Y. Gilmour, M. Nolan de Lisle, l'un des auditeurs, fit un rapport du travail des auditeurs. Ces derniers ont audit les livres deux fois, d'abord en septembre, puis il y a quelques semaines. Ils ont examiné chaque compte avec soin, ils ont vu les rapports des agences, les actions, les débentures et tous les documents concernant les affaires de la banque, et tout était parfaitement correct. Ils ont aussi compté les espèces et ont trouvé le compte exact.

M. Nolan de Lisle félicita la banque sur le nouveau système qu'elle a adoptée et d'après lequel l'inspecteur a visité les succursales et rapporté par écrit toutes les transactions se rapportant à la banque et au sujet desquelles on entretenait des doutes, et a fait les recommandations qu'il a jugées convenables. Tout l'argent qui a passé par les agences a été exhibé, et pour celles où il y avait des comptes arriérés, il a fait des remarques dans son rapport au sujet de l'opportunité de clore ou non ces comptes. Il est à espérer, dit-il, que les directeurs conserveront le système. M. J. Y. Gilmour exprima le plaisir que lui avait fait le rapport de M. de Lisle et proposa que vu que les affaires de la banque avaient augmenté en importance, les directeurs considèrent si, oui ou non, il serait convenable d'augmenter la rémunération des auditeurs.

La motion fut secondée par M. W. S. Evans et adoptée à l'unanimité, le président promettant que les directeurs prendraient la question en considération.

Le président proposa alors que le rapport des directeurs ainsi que celui

des auditeurs soient reçus et adoptés.

M. G. S. Brush, seconda la motion qui fut adoptée à l'unanimité.

M. J. Y. Gilmour proposa, secondé par M. John Morrison et il fut résolu à l'unanimité que MM. P. P. Martin, Nolan de Lisle et Louis Armstrong soient nommés auditeurs pour l'année courante.

M. S. Bailey proposa: Qu'un vote de remerciements soit offert par les actionnaires au président, aux directeurs, au caissier et aux officiers pour la manière satisfaisante avec laquelle ils ont géré les affaires de la banque.

Cette motion a été secondée par M. E. Desjardins et adoptée à l'unanimité.

M. Bousquet a offert ses remerciements en son nom et au nom des employés de la banque et a fait de grands éloges de ces derniers pour les soins consciencieux avec lesquels ils avaient rempli leurs devoirs.

Le président répondit au nom des directeurs et fit l'éloge du personnel de la banque, lequel était efficace.

Sur motion de M. John Morrison, on a voté des remerciements au président pour avoir dirigé l'assemblée.

UN BON TRUC

Les cabriolets venaient d'être mis à la mode c'était sous Louis XV, et le bon ton voulait que toute femme conduisit son véhicule elle-même. Quelle confusion! Les plus jolies mains étaient peut-être les plus malhabiles, et de jour en jour les accidents devenaient de plus en plus nombreux. Le roi manda, je crois, M. d'Argenson, et le pria de veiller à la sûreté des passants.

—Je le ferai de tout mon cœur, sire, dit l'autre. Mais voulez-vous que les accidents disparaissent tout à fait!

—Parbleu!

—Laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue qui interdisait à toute femme ou dame de conduire elle-même son cabriolet, à moins qu'elle ne présentât quelques garanties de prudence et de maturité, et qu'elle n'eût, par exemple, l'âge de raison, — trente ans.

Deux jours après, aucun cabriolet ne passait dans la rue conduit par une femme. Il n'y avait pas dans tout Paris une Parisienne assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux et pour avouer qu'elle avait trente ans.

SOURIRE ÉTINCELANT

Une singulière mode vient d'apparaître aux États-Unis: c'est de porter des diamants dans les dents.

Cette étrange fantaisie doit son origine à une chanteuse de café-concert de New-York qui pensait éblouir ses admirateurs chaque fois qu'elle ouvrirait la bouche. Le diamant, de petite taille, naturellement, est fixé dans un morceau de fausse dent. Une partie correspondante d'une dent de devant est coupée, et la fausse dent avec le diamant est vissée ou fixée d'une manière quelconque sur ce qui reste de la vraie dent.

L'innovatrice a eu un grand succès.